L'ACCIDENT DU « SEIGNELAY » ET DE L' « AMIRAL BAUDIN »

M. Barbey a annoncé à ses collègues que le *Seignelay*, échoué à Jaffa, a été mis à flot hier soir.

Le navire ne paraît pas avoir souffert.

Le ministre de la marine a communiqué à ses collègues plusieurs dépêches qui annoncent qu'hier soir une des chaudières de l'*Amiral Baudin* a fait explosion.

Aucune avarie n'a eu lieu dans les chaudières de ce cuirassé ; une fuite de vapeur s'est produite seulement.

Cet accident, que le personnel de la machine ne pouvait prévoir, a occasonné la mort d'un second maître mécanicien et d'nn chauffeur; il y a en outre quatorze blessés dont quelques uns grièvement; ils ont reçu immédiatement les soins les plus empressés.

Cet accident n'entrave pas la disponibilité de l'*amiral Baudin*.

Le testament du prince Napoléon

Paris, 2 mai. — M. Constans a fait connaître aujourd'hui aux exécuteurs testamentaires du prince Jérôme-Napoléon que le gouvernement refuse le transfert des cendres du prince aux îles Sanguinaires.

L'exécution de Rebours à Blois

Blois, 2 mai. — Ce matin a eu lieu l'exécution de Rebours.

A quatre heures Rebours est réveillé; il se lève et s'habille en pleurant; l'aumônier s'entretient avec lui, mais le condamné refuse d'entendre la messe; il pousse de véritables hurlements.

Amené dans le préau, il consent à prendre du pain, du jambon et du vin, et demande à fumer une pipe, ce qui lui est accordé.

Puis il a exprimé le désir de parler aux personnes présentes : « Je demande bien pardon, dit-il, de ce que j'ai fait, mais je n'ai pas mérité la guillotine, car c'est le mauvais sang qui m'a poussé. »

Puis il a continué son repas en pleurant et en sanglotant bruyamment.

M. Deibler et trois aides arrivent alors et procèdent à la toilette et au ligotage.

Rebours répète continuellement : « Je l'ai mérité, j'y vais, faut que j'y aille. »

Cependant, arrivé devant la guillotine, il résiste.

Il est couché sur la planche où il se débat et il tombe presque à côté.

Les aides le replacent ; l'un d'enx le saisit par les cheveux et lui maintient la tête, puis le couteau tombe.

L'affluence était très grande.

Le corps a été porté à l'hospice ou les médecins ont fait des expériences.

L'élection de Geestemunde
Résultat définitif

Geestemunde, 2 mai. — Voici le résultat définitif de l'élection du 30 avril :

Le prince de Bismarck a obtenu 10,541 voix et M. Schmalfeld, socialiste, 5,486 voix.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du samedi 2 mai

Présidence de M. FLOQUET, président

La séance est ouverte à 2 heures.

L'ordre du jour appelle la suite de la première délibération sur le projet de loi relatif à l'établissement du tarif général des douanes; la parole est à M. Aynard.

M. AYNARD prononce un long discours en réponse à celui de M. Viger. Le défaut de place nous empêche de le reproduire.

Le renvoi de la discussion à lundi est prononcé ensuite malgré les protestations de la droite.

La Chambre fixe à mercredi la discussion du rapport de M. Riotteau sur le projet relatif aux courses.

Nous donnons, plus haut, la fin de la séance relative aux événements de Fourmies.

L'INDUSTRIE TEXTILE DE ALLEMAGNE

Nous empruntons à excellente étude sur les *Résultats de la législation douanière en Allemagne* publiée récemment par l'*Economiste Français* de très intéressants détails sur l'industrie allemande des textiles.

L'industrie cotonnière de l'Allemagne est l'une de celles qui ont le plus contribué à la révision du tarif en 1879 ; l'enquête gouvernementale, qu'elle avait provoquée par ses doléances en 1878, n'a pu dissimuler la force et les progrès de cette branche importante.

Un excès de production qui n'était pas confiné à l'Allemagne une spéculation intense sur le coton aux Etats-Unis, les fluctuations aux Etats-Unis, les fluctuations du prix de la matière première ont eu pour conséquence une période de crise et de malaise.

En Allemagne, l'annexion de l'Alsace a incorporé tout d'un coup une industrie cotonnière puissante, qui en échange de ses anciens débouchés libres du côté de la France, est venu concourir avec les manufacturiers de l'Allemagne sur le marché indigène.

Enfin en 1878 on était préoccupé de voir fermer la frontière aux tissus fabriqués en Autriche et qui venaient se faire teindre et imprimer en Allemagne, donnaient ainsi de l'occupation aux industriels allemands.

En 1851 l'Allemagne a consommé 227,800 quintaux; de 1866 à 1870 en moyenne 711,200 quintaux de 1871 à 1875, 1,215,900 quintaux de 1876 à 1880, 1,274,000 quintaux de 1881 à 1885 111,609 quintaux 1886 à 1889, 147,800 quintaux.

La réforme douanière avait eu pour objet de stimuler la production des catégories les plus fines de filés.

M. de Matlekovits constate que l'importation des filés ne s'est guère modifiée depuis dix ans : on continue toujours à importer les numéros plus fins; les fabricants de tissus sont obligés de s'approvisionner au dehors la filature indigène ne leur fournissant toujours pas ce dont ils ont besoin. Cependant le droit d'entrée était assez élevé.

Au point de vue fiscal ; on s'apercoit que les recettes sont allées en augmentant, comme le montre le tableau que nous avons reproduit en tête de notre article.

L'industrie de la laine a été également dotée de la protection en 1879, cependant elle était relativement forte et prospère, comme on peut le voir par la progression croissante de la consommation de la matière première, par celle de l'importation des filés et par celle de l'exportation des tissus. Le nombre des moutons a aussi diminué en Allemagne: 28 millions de têtes en 1861, 25 millions en 1873, 19 millions en 1880. La production indigène donnait à l'industrie de moins en moins la matière première qu'on était obligé de demander de plus en plus à l'étranger.

En 1851, l'excès d'importation de laine brute était de 47,000 quintaux en 1871 de 314,000 quintaux; en 1881, de 592,000 quintaux ; en 1889, de 1,330,962 quintaux, alors que la production est tombée au-dessous de celle de 1851.

Quant à l'importation des filés elle était de 70,000 quintaux en 1861, de 182,000 qx en 1871, de 156,000 qx en 1881, de 215,000 qx en 1889. L'exportation a progressé également et le solde de l'importation a été de 66,000 qx en 1861, de 135,000 qx en 1871, de 111,000 qx en 1881, de 150,000 qx en 1889. Quant aux tissus, c'est l'exportation qui est allée en grandissant de 116,000 qx en 1877 à 259,000 qx en 1889 (solde net exporté), tandis que l'importation a fléchi de moitié environ.

L'industrie de la toile n'a pas échappé en Allemagne aux crises et aux vicissitudes qui l'atteignaient dans les autres pays par suite de la concurrence du coton et du jute. L'importation des matières premières n'a cessé d'augmenter en même temps que celle des filés, malgré l'élévation des droits qui frappaient ceux-ci.

Quant aux tissus jusqu'en 1870 l'exportation prédominait; elle a cédé devant l'importation de 1871 à 1887, pour reprendre en 1889. Ici encore on remarque le même phénomène, c'est qu'en dépit des droits, on ne fabrique pas les filés trop fins et qu'on continue à s'en approvisionner à l'étranger en Belgique et en Hollande. Le nombre des broches va en grandissant.

L'industrie du jute a conquis le marché indigène ; mais à un moment en 1885 une coalition s'est faite entre les fabricants pour ne pas étendre leurs manufactures ni leur production, afin de profiter des prix élevés que leur assure le tarif.

Comme je pardonnai à mon Oncle Jarvet

Haute-Vue, 15 juin 183...

« Je suis retenu à la maison par ma goutte, et ne puis aller vons prendre à votre débarquement au Canada. Vons trouverez la voiture chez Pinard, rue Desforges. Faites au pas la montée de la Rivière des Callebasses, et celle du Piton.

» Votre oncle, Clément JARVET. »

Le billet était un peu sec, qui me souhaitait la bienvenue après douze ans d'absence. Un noir me le remit au *Chien-de-Plomb* où je pris terre. Je suivis mon guide, rue Desforges. — « Attelez » dis-je au palefrenier de Pinard ! Et la voiture prit au trot la longue route de la Rivière du Rempart. Je regardais à la portière passer les masures du Camp Malabar. Cela sentait mauvais ; c'était sale et laid. Ni la vue ni l'odorat n'y trouvant leur compte, je m'enfonçai dans la voiture et je fermai les yeux.

Malgré moi, entre mes paupières fermées glissèrent deux larmes. C'était donc là la patrie ? C'étaient là les joies émues du retour ! Mon cœur était serré comme dans un étau. Là-bas, dans cette France où j'avais passé douze ans, quelqu'un se souvenait-il encore de moi ? Et ici !

Je fis arrêter aux Pamplemousses, j'entrai au cimetière. Te voilà, te voilà tombe sacrée où ils dorment tous deux ! Ah ! c'est bien vers toi, vers toi seule que revient l'orphelin ! Je m'agenouillai, et je baisai longuement la pierre.

Il était quatre heures quand la voiture entra dans la longue allée de filaos de Haute-Vue. Les vieux chevaux pressèrent le pas, impatients de l'écurie. Soit donc! Arrivons.

Mon oncle était sous la varangue, assis dans un grand fauteuil de rotin, sa jambe étendue sur une chaise et toute empaquetée de flanelle, sa longue pipe à la bouche; auprès de lui, sa table et son pot de tisane.

J'allai à lui :

— Vous embrasserai-je mon oncle?

— Comme vous voudrez; mais prenez garde à ma jambe, et ne me remuez pas.

— Différons, en ce cas, lui dis-je; et je m'assis.

Il continua à fumer. Nous nous regardâmes.

En douze ans il n'avait point changé; c'était toujours son œil gris et dur sous ses longs sourcils noirs, ses lèvres minces et pâles, son menton carré, sa barbe rude et rase, son teint de brique recuite.

Il m'examinait en silence. Sa pipe finie, il la déposa sur la table à côté de lui. Et comme tout mouvement lui était douloureux, le geste lui fit faire une grimace. Je la reconnus : elle non plus n'avait pas changé.

— Vous souffrez beaucoup, mon oncle, dis-je, et...

— Et comme vous n'êtes pas médecin, et que vous n'y pouvez rien, nous parlerons, s'il vous plait, d'autre chose.

Ce *comme vous n'êtes pas médecin* me fut décoché droit et raide comme un javelot. C'était pour que je fusse médecin qu'il m'avait envoyé faire en France toutes mes études; je n'étais pas médecin.

— Mon neveu, reprit-il après une pause, nous allons, si vous voulez, convenir de toutes choses entre nous. Vous n'êtes pas sans avoir réfléchi sur ce que vous voulez ou prétendez vouloir faire. Comme vons êtes sans fortune et sans profession, vous avez dû vous accoutumer à la pensée maussade qu'il vous faudra faire pour vivre un métier quelconque. J'attends vos projets pour les discuter s'il y a lieu; et, nos résolutions prises, nous agirons. Le temps est de l'argent, disent messieurs nos maitres; et, vous n'avez rien, toute dissipation vous est donc interdite, vous devez le comprendre. Je vous écoute.

— Je veux et je dois, avant tout, mon oncle, vous remercier de vos longs bienfaits. J'avais douze ans quand vous avez compris que le meilleur moyen de faire un homme d'un enfant était de le sevrer net tout ce que la patrie pouvait avoir pour lui d'amollissantes influences. Qui sait ? Un ami de ceux que j'ai perdus pouvait se prendre pour moi de quelque affection décevante. Il eût été fâcheux que je cherchasse un appui ailleurs qu'en moi-même. Vous m'avez sagement interdit toute illusion à ce sujet, et je n'ai, grâce à vous, de déception d'aucune nature à redouter.

Enfermé dès l'âge de douze ans dans un collège dont les portes pendant huit années ne se sont point ouvertes pour moi, j'ai eu le temps de méditer et de mûrir cette pensée salutaire que je suis seul au monde, et que de personne, vous excepté, mon oncle, je n'ai à attendre ni affection, ni assistance ici-bas. Ne vous devrais-je que cette attitude virile, je serai à tout jamais votre obligé ; mais je vous dois aussi les quelques milliers de piastres que je vous ai coûtés pendant douze ans; et puisque vous m'encouragez à une franchise de tout point conforme à ma nature, je vous demanderai, quand toutefois votre goutte vous en laissera le loisir, de me faire savoir exactement le chiffre de ces débours. Dieu aidant, si un travail acharné peut quelque chose dans ce pays, j'espère ne vous devoir bientôt que de la reconnaissance pour votre longue sollicitude, sans préjudice, bien entendu, de l'affection toute filiale d'un neveu pour l'oncle qui lui a tenu lieu de père.

Je lui dois cette justice de dire que pas un muscle ne bougea sur son masque impassible. Il reprit simplement :

— Puisque vous avez la magnanimité de reconnaître votre dette, j'en prends acte; et je m'en souviendrai, le jour venu. Mais nous reviendrons, s'il vous plait, à notre point de départ. Que comptez-vous faire? que voulez-vous être?

— Bottier ou tailleur, mon oncle ; à moins que la chapellerie ne promette davantage; je n'ai point là-dessus d'opinion arrêtée; je reviens et ne connais rien de ce pays que j'ai quitté trop jeune. Si votre expérience me venait en aide, ce me serait une assistance bien précieuse, et que je n'aurais garde, croyez-le, de ne pas priser hautement.

— Je ne veux être pour rien dans la décision que vous allez prendre, j'ai seulement un fait à vous rappeler. Maurice est une colonie sucrière : en dehors de la canne, il n'y a rien, songez-y. Une seule profession libérale vous eût conduit à la fortune ; mais il vous a déplu d'être médecin, cherchez maintenant. Vous retournerez demain en ville ; vous verrez, vous vous informerez. J'aurai pendant quinze jours un cabriolet et une mule à vous donner. D'aujourd'hui en quinze je commence la coupe, et j'aurais besoin de mes bêtes ; tâchez de vous caser d'ici là.

— Et m'autorisez-vous à me réclamer de votre nom ?

— Je ne connais personne, et l'on ne m'aime pas. Le monde m'assomme et je lui laisse voir, Libre à vous de vous présenter à lui sous mes auspices. Et maintenant, je ne vous retiens plus ; parler ma fatigue. Le diner est pour six heures et demie. Vous connaissez votre pavillon, c'est le pavillon des étrangers, là-bas, dans les mangues. Vous y trouverez tout ce qu'il vous faut : Francine a dû y veiller.

Je me levai!

Francine! C'est vrai. Elle avait six ans: elle était mignonne et douce; pauvre fillette, quelle triste enfance elle a dû passer!

Le pavillon était entouré d'une épaisse charmille d'orangines. Francine était debout sur la porte. Elle vint à moi et me tendit la main d'un geste affectueux et cordial.

— Que vous voilà grande et belle, cousine! et vous êtes bonne, je le sens.

— Elle sourit doucement. — Nous causerons, cousin ; mais pas maintenant ; il est seul, il doit m'attendre. Et comme elle disparaissait derrière la haie parfumée, elle tourna la tête et me fit un doux geste d'adieux. Oh ! le bon, l'affectueux sourire! Je restai debout, pensif ; il se faisait en moi comme un apaisement, et des jours lointains de mon enfance remontaient dans mon cœur des souvenirs attendris. Quoi ! la petite fille pour qui j'avais cassé tant de badames, pêché tant de dames-céré, déniché tant de bengalis, c'était elle ! Quel doux regard dans ses yeux bleus ! Pour elle, du moins, j'étais donc le bienvenu.

J'entrai dans ma chambre. Le pavillon était paré comme pour une fête. On se serait miré dans les carreaux vernis du parquet ; le grand lit d'un blanc de neige, avec sa fine moustiquaire de filet et ses gros oreillers rebondis, avec un air d'engageante hospitalité; la toilette aux grandes porcelaines bleues alignait toute une armée de fioles et flacons ; les grands fauteuils se renversaient sous leurs longues housses blanches, et dans la glace du fond, la commode mirait avec orgueil, entre ses deux bougeoirs de cristal, un énorme bouquet de boutons de roses.

Ah ! Francinette, vous êtes bonne ! Je ne m'étais pas trompé. Je plongeai ma figure dans les fleurs humides. Une goutte d'eau, sans doute, mouilla ma paupière.

La cloche du diner sonna. Francine était seule dans la salle à manger.

— Il est trop souffrant pour venir à table, me dit-elle.

Les domestiques nous regardaient curieusement; nous échangeâmes à peine quelques paroles; je pus la regarder, du moins. Mais j'ai son portrait, je me dispense de le faire.

— Je vais aller voir comment il se trouve, me dit-elle, le repas fini, et je reviens vous dire bonsoir.

— Il souffre cruellement de tout le côte gauche, même de l'épaule et du cou, ce qu'il n'avait jamais éprouvé. Je ne sois pourquoi je suis inquiète. Il n'était pas bien du tout ce matin, il a voulu se lever quand même. Je retourne auprès de lui: vous me pardonnerez, cousin, le pauvre accueil que je vous fais.

— Je n'ai point à vous pardonner, Francine, mais à vous remercier du fond du cœur : j'aime les roses.

Quand je fus de retour dans mon pavillon, un domestique vint me demander pour quelle heure, le lendemain matin, je voudrais le cabriolet. Je fixai cinq heures, et dis qu'on m'éveillât une demi-heure plus tôt.

En dépit des séductions du grand lit, je dormis mal. Un rêve bizarre me remporta en France. J'étais seul comme toujours dans ma chambrette d'étudiant; une femme ouvrait doucement ma porte et entrait, un gros bouquet de roses à la main. Je ne la reconnaissais point; mais elle sourit : c'était Francine. Je m'éveillais ; le parfum pénétrant des roses emplissait la chambre; j'ouvris la fenêtre. Du côté de la maison, m'arrivait comme une rumeur confuse. Il était quatre heures, je m'habillai et me dirigeai vers les écuries.

Tous les domestiques étaient sur pied dans la cour; dans la maison, des lumières allaient et venaient; au bas du perron, une voiture attelée ; des gens passaient en courant, j'en arrêtai un et m'informai.

— M'sié fin mort, dit l'homme ; et il reprit sa course.

Je m'élançai vers la maison. Le docteur B... descendait les marches. Sa goutte avait remonté ; il était mort sans reprendre connaissance. Le docteur allait chercher sa femme pour la ramener auprès de Francine.

J'entrai dans la chambre de mon oncle. La lumière des bougies, allumées au chevet du lit sur lequel il était étendu dans l'éternelle immortalité, tombait en plein sur ses traits rigides, que jamais n'avait éclairés le sourire, jamais détendus une émotion douce ou tendre. Je le revis au lit de mort de mon père, qu'il avait laissé succomber sans soutien, dans sa lutte acharnée contre la fortune.

Je le revis sur le grand bâtiment qui m'emportait vers mon lointain exil. Tel je l'avais vu dans la vie, tel je le retrouvais dans la mort.

Francine était à genoux au pied du lit, la tête cachée dans ses deux mains. Orpheline, elle aussi Une immense pitié m'envahit le cœur. Non, chère petite, tu n'est pas seule. Je ne savais qui aimer au monde, je le sais maintenant, c'est toi, pauvre chère Francinette. Je le jure, jamais frère plus tendre n'aura veillé avec plus d'amour sur une sœur uniquement aimée.

Je m'agenouillai auprès d'elle, et pris une de ses mains entre les miennes. Elle souleva sa tête et, voyant que je pleurais, elle s'appuya sur mon épaule et se mit à sangloter.

Il disait vrai : on ne l'aimait point. Dix personnes à peine lui firent cortège jusqu'aux Pamplemousses.

Madame B. avait emmené Francine chez elle. Mais ensuite, qu'allait devenir l'orpheline ? Pas une parente, pas une amie sous la protection de qui s'abriter. Sans un chaperon, sans même une gouvernante, comment habiter seule la grande maison déserte ?

Le surlendemain, je me rendis chez madame B. Francine vint à moi, elle me tendit les deux mains. Je les retins longtemps entre les miennes pour la mieux regarder. Sa longue robe noire la rendait plus blanche et plus délicate. Son sourire doux et triste s'effaça peu à peu de ses lèvres, et ses yeux se remplirent de larmes. Je la fis asseoir dans un coin du grand salon où nous étions seuls.

— « Francine, ma chère Francine, lui dis-je, d'abord êtes-vous sûre de moi ? Etes-vous sûre que ma seule pensée, maintenant, c'est vous? Etes-vous sûre que ma vie, dont je ne savais que faire, a un but aujourd'hui, vous ? que mon cœur, qui ne savait où se prendre, sait qui aimer désormais, vous? Francine, ma chère sœur, je suis à vous, à vous uniquement; dites? en êtes-vous sûre ?...»

Elle avait caché son visage entre ses mains qui tremblaient.

« Ah ! je vous en supplie, et pour vous et pour moi, acceptez, acceptez l'ardente affection que je vous offre. J'ai tant besoin de vous aimer, Francine ! j'ai tant besoin de me donner, prenez-moi ; sauvez-moi de cet affreux isolement qui me tue ! Acceptez-moi pour votre frère, Francine. Ce cœur jaloux qui n'a voulu se livrer à personne, petite sœur, je vous en supplie, prenez-le ».

Quand je me sentis plus maitre de l'émotion qui faisait trembler ma voix, je repris :

« Il me faut votre confiance absolue, chère Francine, et pardonnez-moi d'aller interroger vas secrets dans le plus profond de votre cœur; mais qui donc, excepté moi, chère sœur, s'occuperait d'arranger votre vie? Avouez-moi tout, Francine. Si quelque projet, si quelque espérance. — Vous êtes si charmante et si mignonne! il ne se peut pas que personne encore... Il ne faut point m'en vouloir, si je vous presse ainsi; mais vous le sentez, n'est-ce pas? qu'il le faut? L'hospitalité qu'on vous donne ici, nous ne devons pas la rendre pesante, n'est-il pas vrai? Vous le comprenez, que le temps nous est mesuré? »

Elle avait découvert son visage, elle me regardait et je ne trouvais plus un mot à dire. Son regard plongeait vaillamment dans mes yeux et lisait au fond de mon cœur.

« Mon ami, me dit-elle — et sa voix tremblait — je n'ai que vous à aimer au monde. Mais, murmurait-elle, et elle baissait les yeux, je ne suis pas votre sœur, et le monde le sait bien. »

Et comme elle se taisait, je pris sa petite main qui se mit à trembler bien fort dans la mienne. Cette main, je la couvrais de baisers, quand madame B. ouvrit la porte...

« Vous avez raison, nous dit-elle, de vos deux isolements de vous faire un bonheur.»

Voilà comment je pardonnai à mon oncle Jarvet.

Le « Journal de Roubaix » et le « Bulletin des Laines » ont des abonnés et des lecteurs dans tous les centres lainiers du monde.

AUX COURSES DE LONGCHAMP

Un jockey, né malin, voulant gagner « la Coupe »,
Et sachant du CONGO les parfums enivrants,
Du poulain *Barberousse* en savonna la croupe
A son dos le cheval retint ses concurrents,
Et passa le poteau le premier de la troupe !
53299d *A. Pourquié au savonnier Victor Vaissier.*

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

LA JOURNÉE DU 1er MAI a été bonne à Roubaix, Tourcoing et Lannoy.

Ceux qui ont cru devoir suivre les conseils des socialistes ont mis beaucoup de calme dans leur manifestation; l'attitude de leurs délégués n'a rien laissé à désirer durant la visite à la mairie.

Ceux qui étaient résolus à travailler ont pu le faire presque partout.

Les travailleurs ne sauraient trop s'habituer à cette pratique de la liberté pour tous. Beaucoup ont cru plus utile à la cause ouvrière de passer leur journée à chanter le refrain des huit heures dans l'espoir très sincère, nous n'en doutons pas, qu'ils allaient ainsi préparer à eux et à leurs enfants, un avenir plus clément. Nous avons dit qu'à notre avis il fallait respecter cette manière de comprendre les intérêts populaires, tant que les manifestations ne dépassaient pas la juste limite d'un tapage modéré.

Mais il y a beaucoup d'ouvriers qui se font une idée plus terre-à-terre de ce qu'ils doivent à leur famille. Ceux-là croient, comme nous croyons nous-mêmes, que les pouvoirs publics, aussi bien que les classes plus élevées dans l'échelle sociale, ont des devoirs à remplir envers les prolétaires. Mais ils estiment qu'en attendant que pouvoirs publics et classes dites dirigeantes s'exécutent, il ne faut jamais perdre une journée, quand cette journée peut rapporter quelque chose a la femme et aux enfants. Le droit de travailler est pour le moins aussi digne de respect que le droit de ne pas travailler. Les meneurs du parti socialiste nous font l'effet de l'oublier trop souvent et peut être M. Emile Moreau aurait-il bien fait de s'expliquer à ce sujet devant ses auditeurs de jeudi soir. Sa négligence a été heureusement réparée par la prévoyante sollicitude des autorités qui a permis à tous les droits de s'exercer en pleine tranquillité.

Sauf quelques désordres à Wasquehal, la journée de samedi a été satisfaisante. La semaine qui va s'ouvrir ne nous apportera pas, nous l'espérons, de nouveaux sujets d'inquiétude. L'heure est moins propice que jamais pour une grève. Les commissions n'abondent pas ; beaucoup de patrons se demandent comment ils vont alimenter leurs usines et les ouvriers qui croiraient obtenir quelque chose d'une suspension de travail, en un pareil moment, seraient fort mal inspirés. A. R.

Les contributions directes. — La mise en recouvrement des rôles des contributions personnelles mobilières et des patentes, pour l'année 1891, a été faite à la date du 26 avril dernier.

Tout contribuable qui se croira imposé à tort ou surtaxé, soit dans les rôles généraux des quatre contributions directes, soit dans ceux de la taxe des prestations en nature, pourra en faire la déclaration à la Mairie du lieu de l'imposition dans le mois qui suivra la publication des dits rôles.

Cette déclaration sera reçue, sans frais ni formalité, sur un registre tenu à la Mairie ; elle sera signée par le réclamant ou son mandataire.

Celles de ces déclarations qui, après examen sommaire, auront pu être immédiatement reconnues fondées seront analysées par les agents des Contributions directes sur un état qui sera revêtu de l'avis du Maire ou des répartiteurs, suivant le cas, ainsi que de celui du Contrôleur et du Directeur. Le Conseil de Préfecture prononcera les dégrèvements ; il s'abstiendra, toutefois, de statuer sur les cotes ou portions de cotes qui lui auraient paru devoir être maintenues au rôle.

Les contribuables dont les déclarations n'auraient pas été portées ou maintenues sur l'état dont il s'agit, et ceux sur la cote desquels le Conseil de Préfecture n'aurait pas eu à statuer en seront avisés et ils auront la faculté de présenter des demandes en dégrèvement dans les formes ordinaires, dans un délai d'un mois, à partir de la date de la notification, sans préjudice des délais fixés par les lois du 21 avril 1832, article 28 et du 29 décembre 1884, article 4

LES BONS-PRIME DE L'UNION DES ACHATS. — Au tirage mensuel, qui vient d'avoir lieu au siège de la *Capitalisation*, à Paris, le nº 95.657 a été appelé au remboursement dans la série de Bons d'Epargne réservés à l'UNION DES ACHATS de Roubaix-Tourcoing.

Les possesseurs de Bons-Prime portant ce numéro peuvent réclamer à la librairie du *Journal de Roubaix* le montant de leur participation.

Nous rappelons que les Bons-Prime portant d'autres numéros sont toujours admis en compte soit pour l'achat, par paiements mensuels, de tout ou partie d'un Bon d'Epargne remboursable à 500 fr., ou d'un Bon du Crédit Foncier de France, avec participation immédiate aux tirages, soit pour la constitution d'une assurance.

La vente du poisson. — Du 20 au 30 avril 1891 il a été vendu aux halles de Roubaix 9,904 kilogrammes de poisson.

Un monsieur brutal. — Une scène de sauvagerie a eu lieu, la nuit de vendredi, rue Darbo, à l'estaminet tenu par M. R... Deux ouvriers, Edouard Masse et Sylvain Delecamp, se sont pris de querelle et mutuellement roué de coups. L'un des deux, Masse, craignant d'avoir le dessous, donna un croc en jambe à son adversaire et — tout ceci se passait à l'étage — le jeta en bas de l'escalier. On releva Delecamp dans un état lamentable : il avait la figure couverte de sang et portait des contusions multiples. Masse, qui est âgé de 22 ans, a été arrêté et écroué au dépôt du 1er arrondissement.

Une agression, rue de Tourcoing. — Dans la nuit de vendredi, un rattacheur, M. Pierre Dervaux, fut accosté, à l'angle des rues Jacquard et de Tourcoing, par quatre individus qui se jetèrent sur lui, le terrassèrent, et, après l'avoir roué de coups, s'enfuirent par la rue de la Rondelle. M. Dervaux rencontra, place de la Fosse-aux-Chênes, deux agents de police, à qui il fit part de l'attaque. Tous se rendirent rue de la Rondelle. Près de la rue des Fondeurs, M. Dervaux reconnut ses quatre agresseurs, qui se disposaient de nouveau à se jeter sur lui. Mais les agents accoururent et parvinrent à s'emparer de ces malfaiteurs. Ce sont les nommés Louis L.. 30 ans, Arthur P... 28 ans, Désiré D... 25 ans, Alphonse D... 18 ans, tous ouvriers rattacheurs.

Deux arrestations. — L'agent Olive, en passant rue de la Fosse-aux-Chênes, aperçut deux enfants, une fillette et un garçon qui, à son approche, prirent la fuite. Il se mit à leur poursuite et les rejoignit. Les jeunes fuyards avouèrent qu'en se promenant dans les allées du champ de foire, ils avaient soustrait différents objets à un étalage. Conduits au poste, les enfants furent fouillés et on trouva sur eux une grande quantité de jouets tels que balles, musiques, toupies, etc., etc. Ils ont été mis à la disposition du commissaire de police du troisième arrondissement.

Voleurs volés rue de Galilée. — Des malfaiteurs ont pénétré la nuit dernière, dans une maison en construction, rue de Galilée. Le but des voleurs était probablement d'enlever des outils, mais ceux-ci avaient été enlevés la veille. Messieurs les visiteurs nocturnes ont été volés.

Il y a des produits, depuis longtemps réputés dont on ne séparera jamais le nom de leur pays d'origine. La preuve la plus évidente en est fournie par la « Mode de Paris », que l'on a essayé d'imiter en vain à Londres, Berlin, Vienne, Bruxelles. Tous les efforts tentés ailleurs n'ont pu détrôner Paris pour le goût et l'élégance.

La même observation, dans un autre ordre d'idées, s'applique à l'eau de la source du Saulchoir, dont la réputation était établie déjà au 17e siècle. Bien que les eaux minérales, de sources plus ou moins authentiques, se soient multipliées, et que le Saulchoir lui-même soit imité par des « spécialistes » jaloux de son succès — le vrai connaisseur n'hésitera pas, et son choix se portera sur le véritable Saulchoir des sources ferrugineuses de Kain.

Il est d'ailleurs facile d'éviter les contrefaçons en adressant directement ses commandes à la librairie du *Journal de Roubaix*, 17, rue Neuve; chez MM. Delaporte, Quaghebeur, Dienne, Deschodt, Corbeaux, Delarra, Duburcq, Cambier et dans toutes les bonnes pharmacies; chez MM. Montignies, rue du Bois, Tiberghien, Calonne et Duthoit, rue de l'Epeule, Dendievel, rue Saint-Georges, Durant, rue de l'Ermitage, Desfontaines, Grande-Place, à l'Epicerie Centrale.
26455—53074

Les suites de l'ivresse. La police a arrêté vendredi soir un déchargeur de bâteaux, nommé Charles Boddez, âgé de 32 ans. Cet individu se trouv.it ivre et furieux dans l'estaminet de M. Flipo, quai de Calais, parce qu'on lui refusait à boire. Il s'élança sur M. Flipo et le maltraita. On eut toutes les peines du monde à mettre le quidam dehors; mais alors il lança des coups de poing dans la vitrine, et les carreaux volèrent en éclats. La police dut requérir une voiture pour conduire ce forcené à la prison de l'Hôtel-de-Ville.

La chambre syndicale des ourdisseurs se réunira en assemblée générale, le dimanche 3 mai, à six heures précises du soir, en son local, estaminet Longré, 10, place de la Liberté.

Ordre du jour : Communication du mandat du délégué des ourdisseurs à la Mairie.

Wattrelos. — La fraude du poivre continue. Il ne se passe pas de jour sans que plusieurs arrestations ne soient opérées. Malgré la surveillance active exercée par les douaniers, ceux-ci éprouvent de grandes difficultés à réprimer la contrebande. La gendarmerie de Wattrelos a amené samedi matin, à Roubaix, sept fraudeurs pris en flagrant délit d'introduction en France d'une grande quantité de poivre en grains.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBITS

IMPRIMERIE ALFRED REBOUX. — **AVIS GRATUIT** dans le *Journal de Roubaix* (grande édition), et dans le *Petit Journal de Roubaix* — *La Maison se charge de la distribution à domicile à des conditions très avantageuses.*

La Librairie du *Journal de Roubaix* offre, pour le prix minime de **1 fr.**, un excellent **TIMBRE CAOUTCHOUC** monté sur plaque métal et enfermé dans une jolie boîte en métal blanc inoxydable.

Le même, avec manche, depuis **1 fr. 50** jusque **2 fr. 50**, selon le genre. 52206—26052

EPHÉMÉRIDES DE L'INDUSTRIE ROUBAISIENNE

3 MAI 1860. — Avis du Conseil d'Etat décidant qu'à l'avenir on n'admettrait plus, dans les statuts d'un bureau de condition publique, la fixation d'une quantité d'eau de reprise aussi bien pour la soie que pour la laine et le coton et que toute liberté serait laissée aux appréciations et aux transactions privées. (Th. Leuridan, *Histoire de Roubaix*, t. V, p. 322.)

3 MAI 1890. — Grèves à Roubaix (suite). — Arrivée de nouveaux renforts de troupe : dix-sept arrestations : la grève continue ; réunion des patrons. Un lieutenant du 43e de ligne est menacé d'être désarmé par des grévistes, rue Wallon ; MM. Vel-Durand, préfet du Nord, Maulion, procureur-général, Julien Lagache, maire de Roubaix, se rendent aussitôt rue Wallon. Un soldat du 73e reçoit, rue de Tourcoing, une brique sur la tête : il est grièvement blessé.

TOURCOING

Le pot de grès. — Nous avons parlé dernièrement d'une trouvaille de nombreuses pièces de monnaie, en cuivre, faite dans une dépendance de la ferme Lerouge. Seulement, le vase qui les contenait n'était pas en grès, mais en très vulgaire poterie, et de forme très ancienne à en juger par les morceaux; car il n'a pas été retiré intact de la cachette.

Autre rectification : ce n'est pas dans le jardin, mais bien dans une très vieille étable que le *trésor* a été découvert, et voici dans quelles singulières circonstances.

Les pauvres gens qui habitent cette partie de la ferme n'ont pour tout bétail que deux lapins. Dernièrement l'un des rongeurs a été un beau matin, trouvé étranglé par une bête puante, belette, fouine ou putois, qui s'était introduite dans le bâtiment, en creusant une galerie. Le maître des lapins fouilla cette galerie, pensant y trouver la bête ; et c'est ainsi que le vase a été mis au jour.

Le nombre de pièces s'élève à plus de 1.000, dont la majeure partie porte la marque des évêques-princes de Liège qui, comme on le sait, avaient, de même que les archevêques-ducs de Cambrai, au temps des Espagnols, droit de battre monnaie.

Quant au magot, il doit évidemment représenter les économies particulières d'une ménagère qui a toujours mis cette sage maxime en pratique :

Il n'est pas de petites économies

Blanc-Seau. — La fête de gymnastique organisée par la société la *Jeunesse du Blanc Seau*, s'annonce comme très brillante. La *Roubaisienne*, la *Patriote* de Croix, la *Jeunesse du Blanc-Four*, l'*Etincelle* de Wasquehal ont promis d'y assister; plusieurs autres sociétés y prendront également part et le comité attend leur adhésion définitive.

FEUILLETON DU 4 MAI 1891. — Nº 7

HISTOIRE DE SIBYLLE

par OCTAVE FEUILLET
de l'Académie Française

PREMIÈRE PARTIE

VI

Sibylle hors du giron de l'église

... Miss O'Neil se conformerait fidèlement, — M. de Férias n'en doutait pas un seul instant, — à la recommandation formelle qui lui avait été faite de ne jamais traiter les questions religieuses avec son élève qu'au point de vue de la morale générale ; mais si enfin, — car il fallait tout prévoir, — miss O'Neil, trompant douloureusement les espérances de M. de Férias et cédant à la manie de prosélytisme qui caractérise sa secte, s'avisait un jour de tirer une Bible de sa poche et d'entrer dans la polémique l'abbé Renaud ne serait-il pas là, l'œil toujours ouvert, inquiet même, tout prêt à constater dès les premières apparences l'égarement de miss O'Neil ?

M. de Férias joignit à ces précautions celle d'assister régulièrement pendant quelque temps aux leçons de l'Irlandaise ou de s'y faire suppléer par la marquise; mais il ne tarda pas à se relâcher d'une surveillance qui lui parut en même temps inutile et injurieuse à mesure qu'il put mieux apprécier, dans l'intimité de la vie commune, le caractère scrupuleusement honnête de miss O'Neil.

— En vérité, disait le marquis, autant s'attendre à voir la délicate hermine se vautrer tout à coup dans un bourbier fétide comme le plus vil animal de nos [illegible] que de redouter de la part d'Augusta [illegible] d'un procédé déloyal.

[illegible] la conviction de la marquise, [illegible] Ces trois honnêtes [illegible] mélange de l'essor que prenaient peu à peu les heureuses facultés de Sibylle sous la baguette féerique de miss O'Neil. Cette rare intelligence, en effet, s'élançait vers la lumière avec une ardeur qui n'eût pas été sans danger, si elle n'eût été tempérée et guidée par un goût sûr et une prudente méthode; mais miss O'Neil était à la hauteur de sa tâche.

— Je pourrais, en la poussant un peu, en faire un prodige, disait-elle à M. de Férias; mais j'aime mieux la retenir et en faire une femme distinguée. C'est à quoi je n'aurai pas d'ailleurs grand mérite, car cette petite tête aux cheveux d'or est comme une volière pleine d'oiseaux impatients auxquels je n'ai que la peine de donner la volée.

M. et madame de Férias, enchantés du zèle et des progrès de leur petite-fille, ne s'applaudissait pas moins de l'agréable changement qu'ils avaient pu observer dans son caractère à dater du jour où des études positives et régulières avaient occupé sa pensée. Sans cesser d'être une fillette remarquablement sérieuse et digne, Sibylle avait perdu le goût de ces confuses rêveries auxquelles elle s'abandonnait autrefois avec un singulier plaisir, et qui répandaient presque continuellement sur son front une mélancolie étrangère à son âge. Son beau rire d'enfant, frais comme les cascades des bois, éveillait alors plus souvent les échos des vieux corridors. Elle montrait même volontiers, dans l'intimité de sa famille, une disposition d'esprit plaisante qui tournait quelquefois au burlesque. Cette sorte de jovialité, quand elle éclatait brusquement chez mademoiselle de Férias, formait, avec la gravité habituelle de sa physionomie, un contraste qui n'était pas sans grâce. S'il n'avait été adouci par un grand fonds de bienveillance naturelle, ce trait de caractère eût facilement dégénéré en humeur satirique; car Sibylle, comme une fine petite mouche qu'elle était, sous sa mine discrète et tranquille, avait le talent de saisir avec une vive sagacité les travers qui passaient sous ses yeux. Son goût pur sentait immédiatement le ridicule, de même qu'une oreille délicate sent les dissonances. Elle avait à peine un crayon dans les doigts que ce don de son esprit se révélait dans des esquisses informes, mais comiques [illegible] M. de Férias dut même un jour sévir assez durement à l'occasion d'un tableau de genre où les moustaches pudiques de madame de Beaumesnil et le nez romain du chevalier Théodore figuraient dans des proportions insoutenables.

Madame de Beaumesnil, bien qu'elle ignorât cet incident, ne prenait, on s'en doute, qu'une très-faible part aux douces émotions que le succès de l'enseignement de miss O'Neil faisait régner dans le château de Férias. Ce n'était pas qu'elle ne fût ravie au fond, si on l'en croyait, que l'évènement trompât ses prévisions ; mais vraiment il y avait des gens qui étaient plus heureux qu'ils ne le méritaient. D'ailleurs il n'y a pas de bonne fin par de mauvais moyens, et enfin le dernier mot n'en était pas dit.

— Et vous verrez, curé, qu'un jour ou l'autre il arrivera quelque chose, je ne sais pas quoi ; mais il arrivera quelque chose qui rabattra l'orgueil des Férias, car enfin le bon Dieu est juste, et il ne le serait pas, s'il donnait raison jusqu'au bout à un entêtement si malavisé, à une charité si mal placée. Quant à vous, curé, je ne vous blâme pas ; vos motifs étaient purs, je le sais : vous espériez convertir cette malheureuse créature; mais, entre nous, je crois que vos espérances sont depuis longtemps à vau-l'eau... hein? avouez-le, mon pauvre curé ?

Le curé l'avoua. Avec l'instinct sûr de la malignité, madame de Beaumesnil avait posé le doigt sur le point douloureux de ce brave cœur. Ce n'était pas, en effet, sans une profonde amertume, encore mal dissipée, que l'abbé Renaud avait dû renoncer au rêve glorieux dont il s'était bercé un instant, et dans lequel il s'était vu couronnant miss O'Neil du voile des catéchumènes; mais il lui avait suffi de deux ou trois entretiens avec l'Irlandaise pour reconnaître en elle un certain développement de lumières et une fermeté de principes contre lesquels il avait eu la modestie de ne pas engager la lutte. M. de Férias avait confirmé lui-même le curé dans ce système de réserve, lui disant avec politesse qu'il ne fallait rien précipiter, qu'il était bon de laisser mûrir les choses, et que miss O'Neil n'était pas un esprit ordinaire, ce qui ne paraissait pas signifier dans la pensée de M. de Férias que le curé fût un esprit extraordinaire.

Ce digne homme d'ailleurs, dégagé de toutes les illusions qu'il avait d'abord caressées à l'égard de mis O'Neil, n'en apportait que plus d'application à la partie de l'éducation de Sibylle qui lui était dévolue. De ce côté, du moins, il n'éprouvait que des consolations. Il avait limité à l'enseignement de l'histoire sainte l'objet de ses leçons durant la première année, réservant pour la seconde les instructions dogmatiques du catéchisme. Or les grandeurs orientales de la Bible et ses touchantes légendes, les premiers temps du christianisme, leurs martyrs et leurs saints, parlaient vivement à l'imagination de Sibylle et éveillaient en elle une ferveur religieuse qui se substituait peu à peu à la vague poésie de son enfance. Ce n'étaient plus les fées aux robes d'or, les châteaux magiques et les princes chasseurs qu'elle évoquait dans les solitudes des bois ; c'étaient les thébaïdes austères, les pâles ermites et les saintes bergères; c'était surtout ce Dieu mystérieux et imposant dont la puissance et la bonté, éclatant autour d'elle dans toutes les scènes de la nature, germant avec les herbes, grondant avec les tempêtes, resplendissant avec les étoiles, troublaient sa pensée et charmaient son cœur.

L'enthousiasme religieux de Sibylle, bien qu'il en fût en général pour le curé et pour les Férias une source de satisfaction et un sujet d'entretien délicieux, ne laissait pas de leur causer quelque embarras par les formes étranges sous lesquelles il se traduisait parfois. Il fallut un jour gronder sévèrement Sibylle, qui, se promenant dans l'avenue par une belle gelée, avait jugé sublime de se dépouiller de son manteau en faveur d'une petite mendiante, et y avait gagné un gros rhume. Une autre fois on la trouva faisant sa prière à genoux sur des mollettes d'éperons, afin d'imiter les austérités des saints dans les déserts.

Il fut facile au reste de ramener au vrai un jugement aussi naturellement droit que celui de Sibylle, et quelques mots de bon sens eurent aisément raison de ces excès de zèle. Il arriva même plus d'une fois que M. de Férias eut lieu d'être surpris du caractère d'élévation et de pureté que revêtaient les élans de cette piété naissante. — Une année environ après l'arrivée de miss O'Neil au château, le vieux marquis, toujours levé avec l'aurore, respirait à sa fenêtre l'air salubre d'une matinée d'avril, quand il aperçut Sibylle s'acheminant seule avec le parc.

— Où peut donc aller Sibylle de si bonne heure, ma chère ? dit M. de Férias en se retournant vers la marquise. Je ne la croyais même pas levée, et la voilà en campagne. On dirait qu'elle se cache. Que porte-t-elle donc dans ce panier ?

— J'ignore, mon ami, ce qu'elle complote, dit la marquise; mais depuis quelques jours elle a eu de nombreuses conférences avec Jacques Féray. Hier elle s'est enfermée dans sa chambre pendant deux heures et ce matin elle m'a emprunté mon brûle-parfums. Je n'en sais pas davantage.

— Il faut la suivre, ma chère.

M. et madame de Férias n'eurent point de peine à retrouver sur le sable soigneusement tamisé qui recouvrait les allées dans les environs du château la trace des pays de Sibylle, et cette piste légère les conduisit, après quelques minutes de marche, aux abords d'une clairière qui couronnait le point le plus élevé du parc. Ce site était à juste titre renommé dans le pays. Entouré d'une futaie d'arbres magnifiques, il s'ouvrait du côté de la mer sur les pentes doucement étagées d'une série de collines verdoyantes. Entre les croupes de ces collines, dont les deux chaines parallèles se touchaient par la base, une vaste ravine étendant ses déclivités jusqu'à la plage, formant à l'horizon une baie triangulaire que l'Océan remplissait tantôt d'un azur radieux, tantôt d'un flot de moire argentée. Au centre de la clairière, un chêne colossal et ruiné par les siècles s'élevait solitairement laissés sur la côte normande par les cultes celtiques, une énorme table de pierre brute, d'un aspect étrangement sauvage, dont il semblait être le contemporain.

M. et madame de Férias, comme ils approchaient de la clairière, s'arrêtèrent soudain au son de la voix de Sibylle, qu'ils entendirent à quelques pas d'eux. L'enfant s'exprimait sur le ton d'une réprimande animée et presque menaçante; puis elle cessa de parler, et l'instant d'après une odeur d'encens se répandit dans l'air. Le marquis et la marquise, dont la curiosité était alors vivement surexcitée, quittèrent le chemin, s'engagèrent dans la futaie et gagnèrent avec précaution le sommet du plateau. Ils aperçurent Sibylle agenouillée au pied du chêne et devant la table de pierre: ses yeux étaient dirigés vers le point de la mer où la mer se fondait avec le ciel, et ses lèvres entr'ouvertes semblaient prier. Au tronc du chêne étaient suspendues de grandes lettres figurées par un enlacement de violettes sauvages, et composant ce mot : — DIEU. — Sur la table de granit était posé le brûle-parfums qui laissait échapper un léger nuage de fumée, dont la spirale se déroulait lentement sur le bleu lointain de l'Océan. Un des traits les plus frappants de ce tableau, c'était la présence du fou Féray, qu'on voyait à quelque distance accroupi contre un arbre et observant Sibylle avec la mine en même temps humiliée et farouche d'un chien qu'on a battu.

Devant cette scène, madame de Férias fondit en larmes, et, s'agenouillant sur le gazon, elle joignit son ardente prière à celle qui s'élevait vers le ciel du cœur pur de l'enfant. Cependant, M. de Férias était demeuré immobile, le front pensif et presque soucieux.

— Qu'avez vous donc, mon ami? dit la marquise en se relevant.

— Rien, dit-il ; allons l'embrasser.

Sibylle, au bruit de leur approche, bondit sur ses pieds et devint rouge comme une fraise.

— Mon enfant, dit le vieux marquis en la serrant dans ses bras, c'est bien; mais il manque une croix à votre autel: il faut rappeler la bonté de Dieu à côté de sa puissance.

— C'est vrai, dit Sibylle, je mettrai une croix.

— Est-ce vous seule, ma mignonne, dit madame de Férias, qui avait fait ces belles lettres de fleurs?

— C'est moi, répondit Sibylle, mais c'est Jacques qui a cueilli les violettes. Et croiriez-vous que je n'ai jamais pu le décider à prier avec moi ? C'est un monstre!

OCTAVE FEUILLET.

(*A suivre.*)